

(L'Orient - Beyrouth)
2 avril 1946

ANDRÉ GIDE

par Gabriel BOUNOURE

Au cours de l'émission consacrée, hier soir, par Radio-Liban, à André Gide, M. Gabriel Bounoure, Directeur de l'École Supérieure des Lettres, a donné la causerie suivante :

Le téméraire qui entreprend de définir cette personnalité extraordinaire, j'admire son courage et, plus encore, je le plains, car je suis sûr que son sujet dépassera sa ressource. André Gide, c'est l'âme la plus diverse qui soit, non seulement complexe, mais compliquée ; en elle tout est placé sous le signe de l'innombrable, de l'aventureux, du détourné et du secret. Vouloir repérer des axes dans une multiplicité si mobile et si fuyante, c'est s'exposer à recevoir de l'objet un démenti perpétuel. Lui-même, le grand écrivain, travaille à son portrait depuis les Cahiers d'André Walter parus en 1891, tout au long d'une œuvre qui, à bien voir, n'est qu'une confidence et qu'une confession. Or ce qui nous frappe c'est qu'il n'a jamais fini d'apporter des inflexions nouvelles et des corrections à chacun des traits dont il a pensé d'abord composer sa figure. « Ma valeur c'est ma complication » dit Saül et le danger en conséquence c'est de peindre un Gide trop simple qui donne une définition, trace une limite ; mais précisément l'auteur de la « Porte étroite », l'un de nos plus purs classiques par son goût et son art, a cette originalité d'être un classique tout épris de l'illimité ; son souci est de ne point imposer de bornes à sa mobilité et à son inquiétude. Dans un tel embarras, je ne vois guère qu'un moyen : c'est de me faire aider par le maître et de lui emprunter ses mots.

Par exemple ceux-ci qui figurent dans son « Journal » à la date du 22 juin 1907 : « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse — doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie ». Il me semble que l'on pourrait aller assez loin

dans la connaissance de cette âme exceptionnelle, si l'on savait bien interpréter ce jugement d'héautontimoroumenos.

Nous noterons d'abord le caractère d'auto-dépréciation de cette formule. C'est un trait singulier de cet égotiste que son aversion à l'égard des étroitesse de l'amour-propre. Tandis que les autres hommes, communément, donnent en une complaisance en eux-mêmes tantôt hideuse et tantôt comique, l'auteur de la « Porte étroite » est, comme naturellement, épris de soi et porté à prendre parti contre soi, au point que non seulement il dirige sur son moi un regard de sévérité critique suraiguë, mais qu'il incline souvent à une désappropriation de nature quasi mystique. Le besoin de penser contre soi-même, d'obéir « à une force anti-égoïste de décentralisation » est une étrange condition dont l'effet est que ce païen se complique d'un homme spirituel. Par là il a donné de temps en temps de grands espoirs à ceux qui se préoccupaient de son salut. Espoir toujours déçu, car si la brebis égarée choisit plus d'une fois la voie étroite du renoncement ce n'est que pour se posséder mieux et pour se libérer davantage. Cette évasion hors de nous-même prépare une vie dépersonnalisée qui nous agrandit infiniment. On comprend dès lors que Gide ait pu devenir un professeur d'affranchissement. A qui se libère de soi, toute libération sera facile. C'est le refus d'adhérer à la racine égoïste qui déclenche cette découverte perpétuelle où Gide s'engage. Se faire disponible, c'est se prêter à ce développement intérieur incessant, dont toute cette œuvre nous offre et le spectacle et l'exemple.

« Un petit garçon qui s'amuse », cela veut dire le don d'enfance et le sentiment ingénu de la vie. Car il faut en prendre notre parti : nous ne pourrions jamais compter ce grand écrivain parmi ces « gens mûrs » qui exaspéraient Stendhal dans le salon de

la Comtesse Daru. Il lui a été donné un privilège tout semblable à celui que M. Goethe reconnaissait au poète lorsqu'il disait que la poésie est une adolescence continuée. Ce privilège c'est d'éprouver la joie d'exister et l'émerveillement de vivre. C'est la fraîcheur avec laquelle à tout instant l'âme épouse sa propre vicissitude. C'est la virginité de la sensation d'où la pensée émergera en conservant la sève de la vie. L'esprit de la terre en sa verdure première est partout présent chez Gide. C'est lui qui commande cette authenticité limpide de la conscience, sans cesse éventée par la brise de l'instant. C'est lui qui nourrit le jaillissement de la source cette drue et si mystérieuse que seul un puissant esprit pourra la rendre captive dans les beaux flacons de la forme et de l'idée.

Il faudra en effet une analyse incorruptible pour conquérir une matière psychique si riche, si secrète, si liquide, et c'est ici qu'interviendra le pasteur protestant. L'enfant dont nous parlions, c'est un enfant terrible ; aussi a-t-il besoin d'un censeur terriblement perspicace et sévère. Ce grave personnage occupe une position retirée, à distance de la vie et du bonheur, adonné à des pensées puritaines, moroses, parfois désertiques. Mais loin d'apporter le calme, il apporte une inquiétude supplémentaire. C'est lui qui empêche Ménélaque de se reposer dans un usage voluptueux des créatures et dans l'innocence de la sensation. Le protestantisme en Gide prend autant de formes que son sentiment de la vie. Tantôt il suscite le goût de la solitude intérieure et l'apprêt de la vocation individuelle ; tantôt il se manifeste comme passion d'enseigner et de moraliser ; de devenir professeur de sagesse et de ferveur pour tous les hommes. Le pasteur met fin à l'extase qui s'éperd dans l'instant pour lui substituer la clairvoyance glacée de l'analyse morale. C'est lui qui apporte l'esprit de libre examen et la volonté de voir clair dans les émotions les plus troubles. C'est le pasteur protestant enfin qui substitue aux cadences trop musicales des « Nourritures Terrestres », la phrase sobre et le style tout intérieur du Journal et des dernières œuvres.

L'Orient - Beyrouth - 2 avril 1946

Resterait à dire en détail quel « drôle de ménage » font ensemble cet enfant terrible et ce pasteur protestant. Les émotions du premier et les sévérités du second s'appellent et se commandent, s'annulent ou se renforcent dans cette conscience éprise d'une sincérité intrépidie. Jeu infiniment délicat, fait de compensations secrètes, de correspondances subtiles, d'équilibres rompus aussitôt qu'atteints. J'emploie à tort le mot de jeu. Ce jeu est un mouvement de destruction et de création qui ne s'arrête point et qui a communiqué à notre analyse morale, à notre conscience littéraire et à tout l'humanisme Français un ébranlement généralisé. L'importance exceptionnelle du message de Gide vient de ce rapport vivant qui s'institue chez lui entre spontanéité et lucidité, entre inquiétude et pensée seraine. De toutes les façons de vaincre l'éternel romantisme, il a su trouver la plus fine en nuances, la plus vitale, la plus « naturelle » et j'oserais dire la plus française. Il a su résoudre ces étranges conflits entre le fond démonique de la vie et le besoin de limpidité rationnelle avec une aisance pleine de ruses, curieux de progresser sans répit vers une plus grande authenticité de l'homme littéraire et de l'homme tout court. Car ce maître de l'évasion et de la disponibilité ne nous rend pas prisonnier d'une nature qui nous aurait été assignée à l'origine une fois pour toutes. Il voit dans l'homme un être inépuisable, dont la réalité porte ce caractère essentiel de n'être jamais finie. André Gide, avec la lucidité, la vigueur, l'esprit de finesse de nos plus grands moralistes, a été l'un des premiers à tracer la figure ouverte où nous inscrivons aujourd'hui le destin de l'homme.